

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 54. 10/22 Novembre 1855.

Théodore Colocotroni.

(Voir Livraison 51.)

—0000—

III.

La prise de Tripolitza eut, comme de raison, un retentissement immense dans tout le Péloponnèse. Cet événement exalta l'enthousiasme des Grecs, et découragea profondément les Turcs enfermés dans les autres forteresses de la péninsule. Un gouvernement régulier, et en possession des moyens nécessaires pour l'entretien de l'armée révolutionnaire, eut certainement profité de l'élan général pour enlever aux Turcs tous les points fortifiés qu'ils occupaient encore en Morée, et porter toutes ses forces en Romélie. Malheureusement le sénat ne jouissait

que d'une autorité précaire, et Hypsilanti n'avait ni la fermeté nécessaire, ni les moyens pour imprimer un grand mouvement à la révolution. Les volontaires grecs, chargés de butin, commencèrent donc à se débander aussitôt après la prise de la place. Cependant les nouvelles venues de l'Achaïe durent engager les chefs réunis à Tripolitza à tenter un coup sur Patras, qui était alors bloqué du côté de la terre par les primats insurgés de la province. A la nouvelle de la prise de Tripolitza, les Turcs habitans de Patras, furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils s'embarquèrent par centaines, et passèrent en Romélie. Les Albanais, qui faisaient partie de la garnison, désertèrent également, et Issouf-pacha lui-même, qui commandait la place, se vit obligé de se retirer à Rhium, attendu que les Turcs de Lala, réfugiés à Patras depuis la perte de leur ville, s'étaient saisis de la citadelle. On résolut donc à Tripolitza d'envoyer Colocotroni pour chercher à se rendre maître de la place assiégée. Personne ne doutait du succès, comptant sur la terreur que son nom inspirait aux Turcs, sur les anciennes relations de ce chef avec les Turcs de Lala, et sur la confiance qu'ils devaient avoir en sa loyauté, depuis surtout qu'il avait religieusement observé le traité conclu avec les Albanais de Tripolitza. Il partit donc de cette ville escorté seulement de soixante hommes, mais arrivé à Gastouni, chef-lieu de l'Elis, il se trouvait déjà à la tête de cinq à six mille volontaires. Malheureusement, les primats de l'Achaïe, jaloux déjà de sa gloire, et craignant que sa présence n'enhardit le parti des armatoles, qu'ils prétendaient dominer, écrivirent à Hypsilanti et au Sénat à Tripolitza, pour demander que Colocotroni fut rappelé, afin de prévenir

quelque rixe ; et affirmèrent en même tems qu'ils avaient des troupes suffisantes pour faire le siège de la place et s'en emparer. Hypsilanti et le Sénat rappelèrent alors Colocotroni, qui retourna à Tripolitza, donnant ainsi un grand exemple d'obéissance à l'autorité civile.

En attendant, par esprit de parti, on laissa échapper une occasion très favorable pour réduire l'importante forteresse de Patras, qui resta, pendant toute la durée de la guerre, entre les mains des Turcs, et ne fut prise qu'en 1828, par le corps d'expédition français commandé par le Maréchal Maison.

Nous avons cru devoir raconter cet incident malheureux in extenso, pour donner à nos lecteurs une idée des difficultés qu'avait à surmonter Colocotroni, qui eut à lutter ainsi contre la jalousie des primats, cette aristocratie civile du Peloponnèse, qui, malgré les mérites que nous ne voulons pas contester, n'eut pas l'abnégation que le patriotisme commande dans les grandes circonstances.

Vers le mois de Novembre de 1821, le premier congrès national fut convoqué ; Hypsilanti et Colocotroni se rendirent ensemble à Argos où devaient siéger les représentans. C'est alors qu'ils se concertèrent avec les autres chefs qui assiégeaient la place de Nauplie, et qu'ils résolurent de livrer un assaut général par terre et par mer. Les troupes de terre firent bravement leur devoir, mais la tentative ne réussit pas, des vents contraires ayant empêché les navires grecs de prendre part à l'action.

Quelques jours après, Colocotroni se rendit avec Hypsilanti à Corinthe, et contribua, grâce surtout à la confiance qu'il inspirait aux Turcs, à la reddition de la citadelle de l'Acrocorinthe.

Dès avant l'ouverture de l'Assemblée nationale, la Grèce était divisée en deux partis déjà distincts: celui des primats, ou le parti aristocratique, et celui des capitaines, ou le parti populaire. Ce dernier, composé de tous les hommes d'énergie et d'action, plus sympathique au peuple, qui, surtout dans le Péloponnèse, n'aimait pas les primats, reconnaissait encore pour chef Démétrius Hypsilanti, dont l'influence était pourtant à son déclin. C'est qu'Hypsilanti, au lieu de s'appuyer désormais sur la partie active de la nation, et de se faire décerner une autorité légale sous un titre quelconque, persistait à vouloir dominer dans le pays en vertu de la délégation mystérieuse d'une autorité imaginaire, et à représenter ainsi une fiction qui avait déjà perdu tout son prestige. En outre, Hypsilanti, comme nous l'avons remarqué, doué des plus nobles qualités d'une âme héroïque, dévoué avec toute la passion d'un cœur généreux, à la sainte cause dont il s'était fait le champion, n'avait aucune des qualités essentielles à un homme politique; chez lui, le héros absorbait l'homme d'Etat, et le cœur débordait toutes les autres facultés. Cela explique comment dans cette circonstance, l'élément militaire et populaire fut entièrement écarté pour la formation du gouvernement. Le parti des primats, au contraire, moins nombreux que l'autre, était généralement composé de gens qui, ayant partagé en sous ordre le pouvoir sous les Turcs, avaient plus ou moins l'entente des affaires. Il s'adjoignit une grande partie du clergé, et tous les hommes instruits qui accouraient en Grèce au commencement de la révolution, et surtout le jeune Alexandre Mavrocordato, qui avait déjà été Ministre de l'ex-hospodar de Valachie J. Cara-

djà, et qui, dès son arrivée, s'était posé en adversaire de D. Hypsilanti. Ce parti comprenait parfaitement qu'il ne pouvait dominer que par l'établissement d'un pouvoir civil qui contrebalancerait l'influence des chefs militaires. Profitant de l'incurie de ces derniers, dont l'attention était principalement absorbée par les opérations militaires, il se rendit maître du pouvoir civil, et A. Mavrocordato parvint à la présidence, d'abord du congrès, et ensuite du corps exécutif institué par le congrès.

Colocotroni, homme d'action, mal vu par les primats qu'offusquait sa grande popularité, penchait tout naturellement du côté d'Hypsilanti, mais il était trop occupé des affaires de la guerre pour prendre une part active aux intrigues politiques qui répugnaient à sa nature loyale et à son caractère indépendant.

Après la reddition de l'Acrocorinthe, le Sénat Péloponnésien invita Colocotroni à réunir un corps de troupes et à passer à leur tête dans la Grèce Occidentale. Mais à la même époque, la flotte turque vint débarquer un nombre considérable de troupes à Patras; la partie septentrionale du Péloponnèse se trouva ainsi sérieusement menacée. Colocotroni fut chargé par le gouvernement de parer à ce nouveau danger. On l'investit du commandement général de toutes les troupes qui bloquaient Patras, et de celles qu'il avait déjà réunies. Il s'occupa immédiatement de l'organisation de son armée, et nous avons sous les yeux un ordre du jour, daté du 2 mars 1822, par lequel il règle les devoirs des militaires, et institue des pénalités contre les délinquants.

Pendant que l'expédition grecque marchait sur Patras, Méhmet pacha, le commandant des renforts récemment

arrivés, en sortait, et se portait en deux colonnes vers Achaïa et Chalandritza. Ce dernier village fut évacué par le petit détachement grec qui s'y trouvait. Mais en même tems, Plapoutas, neveu de Colocotroni, et son fils, Gennaios Colocotroni, qui occupaient Achaïa, en sortirent avec leur monde, attaquèrent bravement les Turcs, les battirent, et les forcèrent à se retirer. Le lendemain, Colocotroni se portant en avant, eut une brillante affaire avec un corps de Turcs; il occupa toutes les positions environnantes, et même une partie de la ville non fortifiée de Patras qu'il jugea cependant nécessaire d'abandonner.

Après ces deux échecs, Mechmed pacha ayant demandé et reçu de nombreux renforts, fit, le 9 Mars, à la tête de 8000 hommes, une sortie contre les Grecs, les chassa des positions avancées qu'ils occupaient, à l'exception d'une seule défendue par Gennaios Colocotroni, et mit en fuite les réserves que Colocotroni envoyait soutenir les siens. Les Grecs étaient en déroute, la journée était perdue: Colocotroni s'avance seul sur le champ de bataille, il aperçoit sur une hauteur une quinzaine de Grecs: « Quel » est votre chef, leur demande-t-il — Evangéli Coumaniotti. — Me connaissez-vous? — Non, répond Coumaniotti lui-même. — Très bien! je suis Colocotroni, suivez moi, et » Dieu aidera. » — A peu de distance, la petite troupe rencontre Paraskevas Plapoutas à qui Colocotroni donne l'ordre d'occuper l'enceinte d'un four à chaux. « Nous » sommes au milieu de la plaine, lui observe-t-on, et » exposés de toutes parts. » — « Ne craignez rien, re- » pond Colocotroni, je ne vous laisserai pas périr; je » vous enverrai bientôt du secours. » Le nom de Colo-

cotroni, dit M. Tricoupi dans son excellente histoire à laquelle nous empruntons ces détails, le nom seul de Colocotroni était une puissance. Aussi cette petite troupe, encouragée par sa puissante parole, résiste-t-elle victorieusement à une charge de cavalerie turque, et parvient à se maintenir dans sa position. Pendant ce temps, Colocotroni, suivi de son seul aide de camp, court à l'autre aile de son armée qui fuyait déjà vers les hauteurs. « Descendez, Hellènes, Colocotroni est ici! » et de sa voix puissante il rallie ainsi tous les fuyards, et les ramène au combat. Colocotroni s'aperçoit alors que tandis que les ailes tiennent ainsi l'ennemi en respect, le centre réclame à son tour sa présence. Profitant habilement des accidents de terrain qui empêchaient les deux ailes des Turcs et des Grecs de se voir, il monte sur une éminence mitoyenne en criant de toutes ses forces. « Les Turcs lâchent pied, poursuivez les. » Cette voix fut entendue de toute l'armée, et détermina la déroute des Turcs, chacune de leurs ailes croyant que l'autre avait lâché pied. La victoire se décida ainsi pour les Grecs, qui poursuivirent l'ennemi jusqu'aux portes de la ville, après lui avoir tué plus de deux cents hommes.

Quelque jours après cette affaire, Colocotroni envoya son fils Gennaios dans la Grèce occidentale, se joindre aux chefs insurgés de cette contrée; il continua de son côté le siège de Patras, moins dans l'espoir de s'emparer de cette place, que dans le but de surveiller les Turcs, qui, si on ne leur opposait pas des forces imposantes, pouvaient envahir par ce point le Péloponnèse, et y faire une fâcheuse diversion. L'idée de Colocotroni, de soutenir le siège, était juste, et la place aurait été prise s'il

avait été secondé. C'eut été surtout le devoir du gouvernement qui voulait à cette époque tenter une grande expédition de Péloponnésiens en Romélie. On aurait dû avant tout, tâcher de se rendre maître de Patras, pour entreprendre l'expédition en toute sûreté. On fit malheureusement le contraire. On donna ordre aux primats de recruter, et ceux-ci en profitèrent pour retirer à Colocotroni la majeure partie de ses troupes, ce qui le mit dans la nécessité d'abandonner le siège, et de se retirer à Carytène.

IV.

Colocotroni, forcé d'abandonner le siège de Patras, se considérait comme victime des machinations des primats et des mesures maladroites du gouvernement. De fait, la sûreté de la péninsule était compromise. L'expédition en Romélie se préparait dans des conditions qui en rendaient le succès douteux, si toutefois elle pouvait avoir lieu. En cherchant à humilier Colocotroni, on rendait impossible la prise de Patras, et on désorganisait un corps de troupes aguérri, qui, sous un tel chef, eut pu rendre les services les plus importants. Son amour propre était profondément blessé; ses plans se trouvèrent tout à coup renversés par l'intrigue de ses ennemis. Son âme héroïque ne put contenir les sentimens qui l'opprimaient. Déjà il manifestait l'intention de se rendre à Tripolitza, et de là à Corinthe, pour demander à ses adversaires compte de leur conduite, quand l'invasion d'une formidable armée de Turcs dans le Péloponnèse, lui fit oublier ses justes griefs pour voler au secours de sa patrie menacée, et cueillir de nouveaux lauriers.

Vers le milieu de 1822, Machmoud-pachia de Drama à la tête de 30,000 hommes, dont les trois quarts de cavalerie, ayant sous ses ordres sept pachas, et entr'autres Topal Ali-pacha, ex-grand visir, envahit la Grèce Orientale, et ne trouvant aucune résistance, s'avança vers l'Isthme de Corinthe, qui n'était gardée que par le Mainote Tzalafatinos. Celui-ci ne pouvant résister à une si nombreuse armée, se retira dans les défilés avec l'intention d'en disputer le passage aux Turcs. Mais abandonné par quelques autres chefs de volontaires qui s'étaient d'abord ralliés à lui, il dut aussi quitter la partie. Dramali passa l'Isthme, se rendit maître sans coup férir de l'Acrocorinthe, traversa les défilés, se répandit dans la plaine d'Argos, et se mit en communication avec les Turcs assiégés de Nauplie, sans avoir rencontré jusque là aucune résistance. Les habitans, saisis de terreur, avaient gagné les montagnes, et les membres du gouvernement lui même, se réfugièrent près de la mer aux moulins d'Argos. Quelques chefs Péloponnésiens eurent à peine le tems d'incendier les meules de blés qui venaient d'être récoltés dans la plaine d'Argos. Peu s'en fallut qu'ils ne tombassent entre les mains de l'avant garde de l'ennemi, et ils ne durent leur salut, après une vive escarmouche, qu'à la vitesse de leurs chevaux. Seul, le Mainote Kariyani, se jeta avec quelques braves dans la citadelle d'Argos.

Colocotroni se trouvait à Tripolitza quand il apprit l'invasion de l'Argolide, et la fuite du gouvernement. Il oublia tous ses ressentiments, ne vit que le danger de la patrie, et ne songea qu'à sa défense. Conservant toute sa tranquillité d'esprit, plein de courage au milieu de la panique générale, il ne perdit pas un seul moment. Il

expédia partout des ordres pour rassembler des troupes, il prescrivit à son neveu Démétrius Plapoutas de se rendre avec 500 hommes à Schinochori, près d'Argos, et à Antoine Colocotroni d'occuper le village de S^t George, et s'avança lui-même vers les moulins d'Argos; il rencontra en route Hypsilanti, Pierre Mavromichali et Cravatias qui se rendaient à Tripolitza pour se concerter avec lui sur les mesures à prendre.

Le danger était imminent. Toute la Grèce continentale était envahie, ses forces étaient paralysées. Une armée formidable, commandée par plusieurs pachas de premier ordre, occupait l'Argolide. L'autorité civile avait disparu, l'action du gouvernement était complètement paralysée, il ne restait des autres autorités que le Sénat du Péloponnèse, siégeant à Tripolitza, et qui, dans cette circonstance, se montra à la hauteur de sa mission. Mais il fallait avant tout un général capable de combattre et de repousser, avec les faibles moyens qu'on avait sous la main, une armée nombreuse et aguerrie. Colocotroni ne recula pas devant une tâche aussi grande et aussi difficile, il se chargea de la direction de cette glorieuse campagne. Son plan consistait à amuser les Turcs dans la plaine de l'Argolide, à arrêter de toute part leur extension, et à leur couper la retraite. Il communiqua ses desseins aux chefs qui étaient venus à sa rencontre, et après mûre délibération, Pierre Mavromichali retourna aux moulins d'Argos, position forte, et où des troupes étaient déjà concentrées, pour empêcher les Turcs de pénétrer plus avant dans le Péloponnèse. Hypsilanti, George et Jean Mavromichalis, et Panos fils de Colocotroni, occupèrent, à la tête de 700 hommes, la citadelle d'Argos, et Colocotroni s'avança jusqu'à Saint

George pour observer les mouvemens de l'ennemi, et surtout pour lui couper la retraite en interceptant les défilés qui mènent de l'Argolis dans la Corinthie.

Le plan des Grecs réussit à souhait, car les Turcs perdirent un tems précieux à faire le siège de la citadelle d'Argos. La petite garnison résistait bravement à l'ennemi. Elle était suffisamment pourvue de vivres, mais elle souffrait du manque d'eau. Il fallait donc en faire sortir une partie, et dans ce but les troupes qui gardaient la position des moulins attaquèrent, le 15 Juillet, les assiégeans, et facilitèrent la sortie d'Hypsilanti, de George Mavromichali et de Panos Colocotroni à la tête de la majeure partie de la garnison. Il n'y resta qu'un faible corps de 250 hommes qu'on voulut également dégager quelque jours après. Mais cette tentative ne réussit pas, les assaillants furent battus par les Turcs, et poursuivis jusqu'aux moulins. La faible garnison de la citadelle était dans le plus grand danger, lorsque Colocotroni, informé de ce qui se passait, accourut de Saint George, se mit à la tête des troupes campées aux moulins, et, les excitant par ses discours patriotiques, parvint, par une attaque faite à propos, à dégager cette poignée de braves.

Les Turcs étaient ainsi maîtres de la citadelle d'Argos, mais les Grecs avaient déjà atteint leur but. Les vivres commençaient à manquer dans l'Argolis, et le général turc se voyait dans l'obligation de faire un mouvement quelconque: il eut été très imprudent de tâcher de pénétrer en Arcadie, car, outre la résistance qu'il aurait rencontrée aux moulins de la part des Grecs dont le nombre s'était considérablement accru, pendant qu'il perdait

son temps à Argos, sa retraite était compromise, et puis il n'était pas sûr de trouver les vivres nécessaires à son armée. Il ne lui restait donc qu'un seul moyen, la retraite vers la plaine de Corinthe.

Colocotroni de son côté, dans l'impossibilité d'attaquer une si formidable armée dans la plaine, ne négligea aucun moyen pour faire réussir son plan. Il fortifiait les monts; il faisait allumer de grands feux sur les montagnes environnantes pour persuader à l'ennemi qu'il trouverait une résistance désespérée s'il tentait de pénétrer en Arcadie, et le déterminer ainsi à opérer sa retraite.

En effet, le 26 Juillet toute l'armée turque s'ébranla, et s'avança vers Dervenakia, sur la route qui mène d'Argos à Corinthe.

C'est là que fut livrée, sous le commandement de Colocotroni, la fameuse bataille de Dervenakia qui immortalisa le nom de Nikéas le turcophage. La première colonne des Turcs pénétra dans le défilé d'Aghios Sostis, et le combat s'engagea entre elle et les troupes grecques qui gardaient le passage. Colocotroni qui se trouvait à Saint George, y envoya un renfort et s'y rendit bientôt lui-même. Les Turcs, décimés par les Grecs, avançaient toujours, et déjà près de six mille hommes avaient atteint la plaine de la Corinthe, lorsque Hypsilanti, Nikéas et Dikaios, qui se rendaient à la tête de 500 hommes pour occuper les grands défilés de l'Isthme, prévenus par Colocotroni, accoururent sur les lieux, occupèrent la position d'Aghios Sostis, et mirent ainsi entre deux feux les Turcs encore engagés dans le défilé. L'affaire fut terrible, près de quatre mille Turcs y périrent. Ceux qui avaient déjà passé le défilé, tâchèrent en vain de venir

au secours de leurs camarades; ils furent repoussés par les Grecs qui amassèrent dans cette journée un butin considérable.

Dramali, voyant la position désespérée des siens, s'arrêta avec le reste de son armée dans la plaine. Après avoir essayé inutilement d'entrer en composition avec Colocotroni, il rétrograda avec les troupes qui lui restaient, jusqu'aux environs de Nauplie.

Le surlendemain, l'ennemi se mit de nouveau en marche, et prit cette fois la route d'Aginori. De son côté Colocotroni avait fait occuper tous les défilés, et pris en même tems les dispositions nécessaires pour pouvoir concentrer le plus de monde possible sur le point par où chercherait à passer l'ennemi. Malheureusement ses ordres ne furent pas ponctuellement suivis, et Dramali put ainsi passer dans la plaine de Corinthe, après avoir toutefois éprouvé des pertes assez considérables.

Des résultats immenses étaient déjà obtenus dans un très court espace de temps. Le danger d'une invasion des Turcs dans l'intérieur du Péloponnèse avait été écarté. Toute l'Argolide était évacuée; l'ennemi avait éprouvé des pertes énormes, son armée était profondément démoralisée, et les armes des Hellènes s'étaient illustrées dans plusieurs rencontres, et surtout dans la glorieuse bataille de Dervenakia. Néanmoins, il y avait encore beaucoup à faire. L'ennemi occupait la plaine de Corinthe, et, maître du golfe, il pouvait envahir les provinces occidentales et donner la main aux troupes qui occupaient Patras et Rhium. Colocotroni prit toutes les mesures nécessaires pour parer à ce nouveau danger. En effet, pendant qu'Hypsilanti, Nikéas et Dikaios gardaient les grands dé-

filés de l'Isthme, et interceptaient les communications des Turcs avec la Romélie, Colocotroni, tout en faisant fortifier les défilés qui mènent de la Corinthie dans l'Argolide, se portait avec plusieurs autres chefs, au village de Soli, et faisait occuper tous les endroits par où l'ennemi pouvait envahir l'Achaïe. Les Turcs tentèrent à plusieurs reprises de rompre cette barrière que Colocotroni leur avait opposée de tous côtés. Leurs efforts furent infructueux. Journallement harcelée par les Grecs, décimée par les maladies, l'armée turque se consuma peu à peu, perdit Dramali son chef, se débanda, et le Péloponnèse fut ainsi délivré, grâce à Colocotroni, d'un immense danger.

C'est alors que le Sénat Péloponnésien, sur la demande des troupes réunies à Corinthe, décerna à Colocotroni, en récompense de ses glorieux services, le titre de général en chef.

Le danger de l'invasion de Dramali une fois écarté, les Grecs reprirent la siège interrompu de Nauplie. Cependant Dramali, malgré ses revers, ne perdit pas de vue la garnison renfermée dans cette place, et profitant de l'absence de Colocotroni, qui s'était rendu pour quelques jours à Tripolitza sur l'invitation du Sénat, il songea à la ravitailler. Il y parvint en envoyant de Corinthe quelques munitions dans le courant du mois d'octobre. Mais Colocotroni, à son retour, lui coupa de nouveau cette communication. La flotte turque qui essaya de pénétrer dans le golfe de l'Argolide, fut de son côté battue entre Hydra et Spezzia par la flottille grecque commandée par l'immortel Miaouli. En conséquence, les Turcs de Nauplie, serrés de près, se virent forcés de s'adresser

à Colocotroni qui leur avait déjà offert une capitulation. Celui-ci leur répondit qu'ils auraient la vie sauve, et promit de les faire transporter avec leurs familles, dans l'Asie Mineure. Les Turcs réduits à la dernière extrémité, se réunirent pour prendre en considération les propositions du général grec, et il advint que la plupart de ceux qui gardaient le fort Palamidi, descendirent à cette effet dans la ville. Deux Albanais, de ceux qui étaient restés dans le fort, las des privations qu'ils enduraient, et peut être dans l'espoir d'obtenir une riche récompense, s'esquivèrent et allèrent prévenir Staïcos, chef des avant-postes Grecs, qu'il pouvait aisément surprendre cette importante position. Celui-ci, sans perdre de temps, rassembla tout son monde, et à la faveur d'une nuit d'hiver, assaillit un bastion, ouvrit une poterne, et s'empara ainsi, sans coup férir, de cette forteresse qui domine entièrement Nauplie. L'avis en fut immédiatement donné au général en chef, qui accourut le lendemain matin, et donna aux turcs de Nauplie trois heures de temps pour rendre la place. Quelques coups de canon tirés après l'expiration de ce délai, amenèrent la reddition, et Colocotroni, fidèle comme toujours à sa parole, préserva les Turcs de tout mauvais traitement, et les fit transporter en Asie.

La prise de Nauplie termine la première partie de la carrière militaire de Colocotroni durant la révolution. A l'exception de Patras, tout le Péloponnèse était, à la fin de 1822, au pouvoir des Grecs. L'influence du général en chef était immense. Il avait puissamment contribué au succès de l'insurrection. Les peuples de la péninsule s'étaient levés à sa voix, et il venait d'anéantir, par une

campagne aussi courte que glorieuse, une armée formidable devant laquelle rien n'avait d'abord résisté. Tout en dirigeant les opérations militaires dans le Péloponnèse, il prenait à cœur les événements qui se passaient dans la Grèce continentale, il entretenait une correspondance régulière avec les chefs de la Romélie, avec Odyssé Andrutzo, Marc Botzaris et divers autres; et son fils Genaios, nous l'avons vu plus haut, avait été envoyé par lui dans la Grèce Occidentale. Comme preuve de la réputation dont il jouissait en Romélie, nous ne citerons que ce passage d'une lettre que lui écrivait de Missolonghi le célèbre Marc Botzaris le 3 Janvier 1823. « Dans toutes les circonstances critiques, vous vous êtes toujours montré le défenseur de la patrie, et c'est à vous seul qu'appartient la palme de l'immortalité. »

(La suite prochainement.)

B.

Le Journalisme et la Grèce.

—ooo—

A peine la Grèce a-t-elle fini de répondre aux injustes accusations dirigées contre elle, lors du mouvement insurrectionnel de 1854, — mouvement qui ne pouvait manquer d'exciter les plus vives sympathies en faveur du réveil des populations chrétiennes de l'Épire et de la Thessalie, — qu'elle se voit de nouveau obligée de lutter contre la malveillance de certains journaux, qui ne cessent d'avancer les assertions les plus fausses et les plus ha-

sardées, sur le compte de la Grèce, surtout depuis le dernier remaniement ministériel. *Le Spectateur* appelé à rendre un compte exact de la situation des peuples de l'Orient, de leurs sentiments, de leurs besoins et de leurs espérances, et à traiter des événements politiques qui pourraient exercer une influence quelconque sur leur sort, manquerait à sa mission, s'il n'exprimait pas son opinion sur la nouvelle situation politique de la Grèce. Il nous serait pourtant impossible de remplir cette tâche, sans revenir sur un passé, qui malheureusement nous est pénible à rappeler; mais force nous est de descendre dans l'arène où nous appellent nos détracteurs, car ce n'est qu'en remontant aux événements de 1854, que nous pourrons répondre avec succès aux accusations calomnieuses dirigées contre nous.

En effet, peut-on oublier que le premier acte qui attira sur la Grèce la méfiance et les rigueurs des puissances, fut la part qu'elle prit au mouvement insurrectionnel de 1854? La Grèce qui n'avait pu se défendre alors d'être entraînée par la puissante et irrésistible sympathie qui la portait à secourir ses frères de Turquie, fut accusée d'avoir voulu produire une diversion nuisible aux intérêts des deux grandes puissances, en suscitant de graves embarras à leur alliée, depuis lors en guerre avec la Russie.

Nous n'essaierons pas de démontrer aujourd'hui, que les Grecs du Royaume hellénique, étaient bien loin alors de penser que l'insurrection de l'Épire et de la Thessalie, pourrait causer de graves et de sérieux embarras à des puissances, telles que la France et l'Angleterre; les Grecs libres se sont portés au secours des Grecs asservis, non seulement parce qu'ils étaient poussés par le sen-

timent du devoir qui engage tout homme de cœur, à tendre une main secourable à un frère ou à un ami en danger, mais encore parce qu'ils ont cru le moment propice à la réalisation de leurs vœux, à la reconstitution disons-nous, de leur nationalité.

Lorsqu'après la révolution de Juillet, la Belgique se soulevait contre la Hollande, était-ce donc pour opérer une diversion en faveur de la France, ou bien pour saisir le moment opportun de secouer une domination qu'elle ne voulait plus tolérer? Au surplus, toutes les fois qu'une révolution éclate en France, ne voyons-nous pas que ce mouvement parti de l'un des principaux foyers de la civilisation Européenne, se transmet avec la rapidité de l'étincelle électrique, à tous les peuples dont la nationalité est comprimée par le despotisme ou par une domination étrangère? Pourquoi donc serait-on plus sévère pour les Grecs, dont la condition est bien loin de pouvoir être comparée à celle des Belges sous les Hollandais? Pourquoi disons-nous serait-on plus sévère pour les Grecs libres ou asservis, lorsqu'il est notoire que les populations grecques de l'Orient, unies par des intérêts identiques, ne forment qu'une seule nationalité, qui a été confisquée au profit d'un peuple dont la religion, les institutions et les mœurs, ne peuvent qu'être réprochées par les nations civilisées de l'Europe? Rappelons-nous, au reste, que lorsque le mouvement insurrectionnel de 1851 éclata, les deux Puissances n'avaient pas encore déclaré la guerre à la Russie, et que les Grecs, ayant toujours considéré la politique de la France en Orient comme une politique désintéressée, ne se doutaient même pas qu'elle pourrait leur être hostile, lorsque surtout ils

ne réclamaient que les droits dont les nègres mêmes jouissent actuellement dans les colonies. Ils croyaient aussi que lorsque les armées russes traverseraient le Danube, l'Europe ne les verrait point d'un mauvais œil, revendiquer le sol de leurs ancêtres; Ils se sont cruellement trompés sans doute; car les deux Puissances déclarèrent la guerre à la Russie et condamnèrent le mouvement insurrectionnel de l'Épire et de la Thessalie qui fut étouffé moralement, avant que d'être matériellement anéanti.

La Grèce donc s'est trompée. Mais l'erreur n'est pas un crime. Elle n'a point voulu offenser les deux Puissances, aux quelles l'attachent des liens de reconnaissance indissolubles, et nous avouons que ses accusateurs auraient pu soutenir sans injustice que la Grèce s'est inconsidérément livrée en 1854, à ses instincts, à ses éternelles illusions, à ses éternelles espérances; mais ils ont eu grand tort, disons-le, de l'accuser d'ingratitude, et surtout de la dénoncer comme instrument de la Russie. Car si la Grèce, dénoncée alors comme instrument de la Russie, comme Russe enfin, n'était véritablement que grecque, aurait-elle agi autrement? La Grèce a peut-être dans cette occasion mal calculé ses intérêts, mais elle n'a voulu servir que ses propres intérêts; et de même qu'alors elle se réveilla ranimée par l'esprit de la reconstitution de sa nationalité rompue, et en faveur de ses frères asservis, de même aujourd'hui elle est et elle demeurera calme, car ce n'est qu'ainsi qu'elle s'attirera la bienveillance du monde civilisé ainsi que celle des Puissances alliées, bienveillance sans laquelle elle ne pourrait jamais prospérer ni grandir. C'est donc cette conviction que la Grèce

n'a que trop bien acquise, qui doit être la plus sûre garantie de l'observation de la stricte neutralité que le Roi, véritable interprète des sentiments de la nation Hellénique, s'est engagé à respecter.

Les faits accomplis en 1854 sont déjà loin de nous, mais les impressions fâcheuses qu'ils ont produites contre ce malheureux pays, ne se sont point encore dissipées. A force de dénaturer les faits, et d'imputer à faute les intentions les plus inoffensives, le Journalisme est parvenu à envenimer l'opinion publique de l'Europe contre la Grèce; et fort des préventions qu'il a lui-même engendrées, il réussit encore aisément aujourd'hui à abuser de la crédulité de ses lecteurs, à accréditer sur notre compte les bruits les plus mensongers, et à dénigrer nos actions les plus innocentes. La preuve de ce que nous avançons, ressort des derniers événements politiques dont nous avons été les témoins oculaires; car le même système de dénigrement qui nous a été si préjudiciable en 1854, est appliqué encore aujourd'hui à des faits beaucoup moins importants que ceux de 1854, au remaniement ministériel, disons-nous, qui a eu lieu dernièrement. Cependant le dernier changement ministériel a, de l'aveu de tout le monde, contenté toutes les classes de la société; et si l'on voulait rechercher sans passion et avec une entière impartialité, les véritables motifs de la satisfaction que cet événement a généralement causée, il serait facile de comprendre que les Grecs ont reconnu dans cet acte émané de la libre volonté du Souverain, la restauration, pour ainsi dire, de leur constitution, de leurs lois, et de leur indépendance nationale. En effet, tout Grec comprend que les privilèges de la couronne

doivent demeurer intacts, que le souverain doit jouir du droit dont la constitution l'a investi, de nommer et de destituer les ministres, que sans ce droit, il n'y a plus qu'anarchie et désordre; et que l'indépendance du Souverain se confond avec celle de la nation entière. Voilà pourquoi le remaniement ministériel a été fêté en Grèce comme un événement de la plus grande importance, comme un événement qui, tout en restaurant la constitution et les lois de royaume frappées pour ainsi dire d'interdiction, réhabilitait en même temps la nation dans ses droits.

Le Journalisme a cependant saisi cette occasion pour formuler une nouvelle accusation contre la joie que la nation grecque a manifestée dans cette circonstance. Il a même entrepris de faire accréditer le bruit que les acclamations dont le Roi a été l'objet, et auxquelles ont pris part toutes les classes de la population d'Athènes, n'ont été que le résultat d'intrigues ténébreuses. Nous n'essaierons pas de relever toutes ces aberrations; nous ferons seulement remarquer que d'après les journaux, il semble que les petits états ne doivent point se réjouir de l'amélioration effectuée dans leur situation, qu'ils ne doivent pas ressentir le bonheur d'être relevés d'une chute qu'ils n'ont pas méritée, mais qu'ils n'ont pas su éviter; que la Providence n'a pas dispensé les mêmes facultés à ceux qui n'ont pas le bonheur de posséder une haute taille; et qu'enfin, d'après eux, les petits états commettent un crime irrémissible, en laissant éclater leur joie lorsque leur situation est améliorée, ou en donnant spontanément des preuves de dévouement à un souverain qui s'est montré dans les circonstances les plus cri-

tiques, le fidèle et courageux interprète des sentimens et des intérêts de la nation dont il est le chef.

Si les publicistes, qui se sont dernièrement occupés du remaniement ministériel de la Grèce, réfléchissaient un peu plus mûrement sur la nature et sur les résultats de cet événement ; s'ils l'appréciaient, nous ne dirons pas sous le point de vue de nos propres intérêts, mais bien sous celui des intérêts de la politique de leur propre pays, ils en viendraient à reconnaître sans difficulté, que le remaniement du ministère grec, opéré par la libre volonté du Souverain, ne peut qu'être fécond en grands et utiles résultats.

Cet acte relève la Grèce d'une condition défavorable qui froissait son amour-propre et irritait ses susceptibilités nationales ; au gré des deux Puissances, il met un terme aux rigueurs de 1854. La nation grecque est réhabilitée dans ses droits ; les événemens de 1854 sont ensevelis dans l'oubli, et rien ne vient plus altérer les sentimens de reconnaissance que la Grèce a voués aux Puissances qui ont été ses bienfaitrices.

En effet, maintenant que toute idée de contrainte a disparue, la Grèce recherchera avec bonheur toute occasion de prouver aux deux Puissances, que ses sentimens de gratitude envers elles, sont aussi sincères aujourd'hui, qu'ils l'étaient avant le 16 Mai 1854.

Ainsi, nous le répétons, le remaniement ministériel dont on nous fait un crime, tout en relevant la Grèce d'une condition défavorable, met un terme à des rigueurs désormais inutiles. Par ce changement, le Roi reprend la haute position que lui assigne la constitution ; le ministère émané de la libre volonté du Souverain, ressent

vivement la responsabilité qui pèse sur lui, et fort de son origine, il peut exercer une influence salutaire sur l'opinion publique, influence qu'un ministère dont l'origine serait entachée d'un vice radical, ne saurait jamais acquérir ; car on peut bien se défendre d'un défaut ou d'une imperfection qui peut se corriger, mais on ne peut pas effacer un vice de naissance.

Enfin ce changement a fait disparaître un état de choses entièrement anormal, un état d'anarchie gouvernementale qui consistait en ce que certains ministres ne se croyaient pas rigoureusement responsables envers le Roi et envers la nation.

Ces réflexions sont bien suffisantes pour expliquer la raison de l'effet produit en Grèce par suite du dernier changement ministériel ; cet événement a été salué et acclamé par toutes les classes de notre société ; mais de même que nous fûmes accusés en 1854, d'avoir voulu amener une diversion nuisible aux intérêts des deux Puissances, et d'avoir servi d'instrument à la Russie ; de même aujourd'hui nous impute-t-on à crime la joie que nous ressentons, à l'occasion d'un changement qui nous réhabilite dans nos droits de nation indépendante.

Si nos détracteurs voulaient cependant se donner la peine d'étudier avec attention cette société grecque qui, depuis quelque temps, est devenue le point de mire des calomnies les plus outrageantes, ils seraient forcés de reconnaître que, malgré sa faiblesse, la Grèce est inébranlable dans l'attachement qu'elle a voué à son indépendance nationale ; car elle l'a acquise non seulement par des torrents de sang versé pour elle, avec l'enthousiasme qu'inspire toujours une cause sainte, mais encore

au prix de sacrifices matériels incalculables. Et s'ils voulaient remonter aux siècles passés, ils reconnaîtraient encore que la Grèce, quoique faible aujourd'hui, ne doit point être mise au nombre de ces nations anonymes, dont la place est à peine marquée dans l'histoire, soit parce qu'elles ont succombé de bonne heure à la volonté de nations plus puissantes qu'elles, soit parce qu'ayant pu pendant quelque temps conserver et défendre leur indépendance, elles n'ont cependant rien su ajouter de leurs propres fonds, au trésor des connaissances humaines. Non; les Grecs n'ont jamais oublié, même à l'époque de leur cruel asservissement, que leur histoire, leur poésie, leur art, leur littérature, ont été adoptés par toutes les nations civilisées; et que c'est par leur langue que le christianisme a été propagé dans le monde. Certes la Grèce moderne ne jouissant de son indépendance que depuis à peine vingt-cinq ans, n'a pas la prétention de vouloir égaler ses aînées en civilisation. Pourtant, si l'on voulait juger avec impartialité de l'aptitude et de la vitalité du peuple grec, on ne rechercherait pas les progrès qu'il n'a point faits, mais on lui accorderait sans peine ceux qu'il a été à même d'accomplir, dans l'espace d'environ un quart de siècle. (*)

(*) Qu'il nous soit permis de citer à ce propos, avec une vive reconnaissance, le jugement favorable, qu'un des publicistes les plus distingués de la France Mr. J. Le Moine, se plaît à émettre sur la Grèce, en parlant des produits de son industrie. « Soyons justes : ce qui est le plus étonnant, ce n'est pas que le peuple grec ait fait si peu de progrès depuis trente ans, c'est qu'avec les fardeaux qui pesaient sur lui, il ait encore pu mettre un pied devant l'autre. Comment demander plus à un pays où il n'y avait pas de capitaux, où les impôts étaient arbitraires, où la propriété était à peine assise, et où la première nécessité et la première occupa-

En effet, il y a à peine vingt-cinq ans, la Grèce, dont la population ne dépassait pas alors la chiffre de 700 mille âmes, ne présentait qu'un amas de ruines; depuis lors, sa population a atteint le chiffre de 1,200,000 âmes, et malgré cet accroissement de sa population, la production des céréales qui s'élève aujourd'hui à 8 millions de kilos grecs, est presque suffisante à la consommation du pays.

Au reste, cette extension de l'agriculture n'a pas empêché les plantations de se multiplier d'une manière remarquable. Ainsi par exemple, l'étendue des terres plantées en raisin de Corinthe, qui sous la domination turque ne dépassait pas 25 mille stremmes, est aujourd'hui de 130,000 stremmes; et les vignobles qui n'avaient qu'une étendue de 50,000 stremmes est aujourd'hui de 380,000. Mais on se ferait une idée bien peu exacte des efforts et des sacrifices des Grecs pour améliorer leur situation, si l'on ne voulait se rappeler le nombre de capitaux, qui depuis 1833, ont été dépensés pour la re-

tion, après l'affranchissement, était de replanter le sol, de rebâtir les maisons, de relever les ruines? Sans doute, ce n'est pas impunément qu'un peuple a subi la conquête pendant tant de siècles, et les Grecs n'ont pas pu plus que d'autres en sortir sains et saufs. Mais ils n'en sont pas moins, aujourd'hui encore, une des races les plus heureusement douées du monde. La Grèce moderne est encore la patrie de l'intelligence, de l'esprit, de l'égalité; il n'y a pas de pays où l'instruction soit aussi répandue; les lettres et l'éloquence ont l'air de s'y sentir sur leur sol natal. Voilà ce que disent tout ceux qui l'ont vue. Si donc vous passez avec insouciance devant l'exposition grecque, rappelez-vous que la Grèce a d'autres « produits » qu'elle est la mère de la civilisation, des arts, de la beauté, de la grâce, de l'éloquence, et que quand on lui demande ce qu'elle laisse après elle, elle peut répondre comme un de ses grands capitaines, comme Epaminondas mourant, « Je laisse deux filles immortelles, Leuctre et Mantinée. »

conservation des édifices détruits ou tombés en ruines, et pour la formation des nouvelles cités qui viennent de surgir sur le sol hellénique. Les avances faites depuis 1833, en plantations de toute espèce, en oliviers, muriers, vignes, raisin de Corinthe etc, et en construction civiles et navales, ne sauraient être approximativement évaluées à moins de 300 millions de francs.

Le progrès n'a pas été moins remarquable sous le rapport intellectuel, car le Royaume de Grèce dont la population ne dépasse pas 1,200,000 âmes, compte aujourd'hui 479 établissements d'instruction publique, 688 maîtres ou professeurs, et environ 40,000 élèves.

Quant à notre marine marchande, nous laisserons à des écrivains beaucoup plus habiles que nous, le soin d'en évaluer la force et la portée.

« Que faire, dit M. J. J. Baude, le lendemain de la paix; comment empêcher le retour des périls qui ont allumé la guerre? Quelle force de résistance fonder sur les ruines d'un pouvoir qui se meurt et d'une société qui tombe; comment, en un mot, rendre l'ancien empire d'Orient, et la Grèce qui en est la plus glorieuse partie, assez forts pour se garder eux-mêmes?

Tel est le problème redoutable qui se dresse devant l'Europe en armes. Dans un pays aussi libéralement doté par la nature que l'est l'empire d'Orient, un Prince sachant gouverner trouverait des solutions sûres, si ce n'est faciles, et son premier moyen d'opérer une régénération désormais indispensable à l'équilibre du monde, serait la conservation attentive des éléments de vie encore épars sur ce vaste territoire. Parmi ces éléments, il en est un, dont la vitale énergie se maintient et gran-

dit opiniâtrément, en dépit de l'abandon, en dépit des obstacles et qui offre par conséquent un point d'appui digne de confiance. C'est la marine. Les côtes si diversement dentelées de l'Albanie, de la Grèce, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie mineure, des îles de l'Archipel, produisent des matelots aussi naturellement que des lentilles ou des oliviers, et tout, jusqu'à la maigreur du sol, y tend à diriger les esprits et les bras vers la mer. L'aptitude innée de la race que les habite à la navigation, éclate dès les temps historiques les plus reculés: et quatre siècles du despotisme stupide des Turcs, ne sont pas parvenus à l'affaiblir. Le royaume de Grèce compte à lui seul sur une population totale d'un million d'âmes, 27,000 marins, c'est à dire le cinquième de l'inscription maritime de la France, et les côtes demeurées sous la domination de la Porte, fournissent des matelots à tous les pavillons qui fréquentent les échelles du Levant. Toujours active sur la Méditerranée, cette marine commence, grâce au besoin croissant de subsistance des îles britanniques, à pénétrer dans l'Océan, et s'y montre, par son économie et son activité capable d'accomplir des entreprises plus lointaines.

(De l'Isthme de Suez par J. J. Baude. Revue des deux mondes.)

Il résulte de tous ces faits, que la Grèce qui peut à juste titre s'enorgueillir d'un passé glorieux, qui depuis le jour où elle courba la tête sous le joug musulman, jusqu'au jour de sa délivrance, n'a point cessé de prodiguer son sang pour recouvrer son indépendance, qui, depuis qu'elle a pris rang parmi les nations civilisées du globe, a donné des preuves irrécusables d'énergie et de

vitalité, ne peut être que grecque, ne peut vouloir appartenir qu'à elle-même; or, ceux qui méconnaissent son passé, ses sentiments et ses tendances, ceux qui la dénigrent gratuitement, en la taxant de servir d'instrument à des vues, et à des intérêts qui ne sont pas les siens, ceux qui la traitent aujourd'hui de Russe, oublient sans doute que même à l'époque la plus désastreuse de son histoire, lorsque le sol de la Grèce dévasté par une guerre de sept ans, était occupé par des barbares qui fesaient tomber sous leurs cimenterres, tout ce qui portait le nom de grec, sans distinction d'âge ni de sexe, même à cette époque d'horrible mémoire, disons-nous, le courage de ses enfans n'a jamais fléchi au point de leur faire abandonner le soin de leur indépendance, à ceux qui seuls auraient pu la mettre à couvert des cruelles étreintes de leurs barbares oppresseurs.

Il est donc tout naturel que la conquête de cette indépendance leur soit d'autant plus chère, qu'elle leur a plus coûté.

Certes, les Grecs n'ont pas oublié que la question vitale, et qui résume en elle-même toutes leurs illusions et toutes leurs espérances, est pour eux, celle de la reconstitution de leur nationalité démembrée. Mais la haine invétérée, cette haine implacable et traditionnelle que tout ce qui est grec porte à la domination musulmane, ne justifie point ceux qui profitant de cette disposition inhérente à toutes les populations chrétiennes de l'Orient, nous traitent de Russes; car autant vaudrait-il taxer de Française, l'Irlande, à cause même de la haine qu'elle portait à ses dominateurs.

Qui, nous le répétons, quelque vive que soit notre re-

connaissance envers les trois Puissances nos bienfaitrices, la Grèce n'appartient qu'à elle-même; et à ce titre, elle est digne des sympathies et de la bienveillance de ces mêmes Puissances, qui ont prodigué le sang et la fortune de leurs sujets, pour garantir en entier son indépendance politique.

La Grèce, nous ne le savons que trop, a eu le malheur de mécontenter en 1851, la France et l'Angleterre; mais ces nations ont trop de justice, trop d'équité, pour partager l'animosité de certains publicistes, qui s'acharnent encore contre la Grèce pour une erreur excusable.

Pourtant, depuis 1848, on a vu les plus grandes nations de l'Europe se lancer dans des entreprises bien plus folles et bien plus téméraires; on les a vues, proclamer des doctrines qui sapient les bases fondamentales de la société; la liberté, la propriété et la famille. Le socialisme essayait donc, par une entreprise, pour ainsi dire surhumaine, d'étouffer les éléments constitutifs de la société, afin de la refondre en entier dans le moule fragile de sa propre création. Eh bien; pourquoi serait-on moins indulgents pour la Grèce, qui, n'ayant ni l'expérience ni la science de nations plus civilisées qu'elle, n'en a voulu qu'à une domination barbare et antichrétienne, qu'à un socialisme brutal qui proscriit tout à la fois, et la liberté et la propriété et la famille? Non; les Puissances ont trop de justice pour nous retirer leur appui. Elles demandent, elles exigent que la Grèce demeure calme, et qu'elle s'occupe, avant tout, de son développement intérieur; oui, elle restera calme, espérant tout de l'accord des Puissances et de leur sagesse, et elle travaillera sans relâche, pour atteindre le but qui lui est

désigné ; mais la Grèce ne pourrait pas développer ses ressources intérieures et répondre à l'attente des Puissances, si leur bienveillance et leur appui moral lui étaient refusés. Aussi voulons-nous conserver l'espoir que cet appui moral si nécessaire à la Grèce ne lui manquera pas, car sans cela, quelle que soit sa bonne volonté, son gouvernement se verra toujours entravé dans sa marche.

Nous terminerons cet article en recommandant à l'attention de nos détracteurs, les réflexions par lesquelles M^r Cuvillier-Fleury paraît expliquer les principes conservateurs, qui dirigent aujourd'hui la politique de la France et de l'Angleterre à notre égard.

« C'est quand les grands états sont, dit-il, aux prises dans un conflit formidable, quand leurs flottes couvrent les mers, et que la terre retentit sous le choc de leurs armées, c'est à ce moment qu'il faut précisément recueillir dans l'histoire, les leçons qui enseignent le respect des neutres, la protection des faibles et le maintien des nationalités. Il y a tel organe important de la presse anglaise, qui ne s'aperçoit peut-être pas aujourd'hui dans l'emportement de son zèle, qu'il est en train de glisser sur la pente rapide qui a conduit autrefois les puissances du Nord, au démembrement de la Pologne. Que disait-on tout haut à la Pologne ? Qu'elle ne savait pas se gouverner, et que son indépendance inquiète troublait l'Europe ; et on se disait tout-bas, qu'elle était hors d'état de se défendre. . . »

« Vouloir que les états faibles soient toujours sages, sous peine de mort, la prétention est grande de la part des états de premier ordre, mais la tentation est périlleuse même pour les plus puissants. »

S.

Chronique politique du Spectateur.

—0000—

Les chambres grecques ont été ouvertes par le Roi en personne. La réserve que nous nous sommes imposée à l'égard des affaires intérieures du pays, nous eût dispensés de parler de cet événement, si quelques passages du discours royal n'étaient de nature à dissiper les erreurs en train de s'accréditer en Europe sur les sentiments de peuple grec, et sur la position de son gouvernement. On nous taxe d'ingratitude, on nous accuse de repousser systématiquement les hommes qui jouissent de la confiance des gouvernements occidentaux, et des journaux sérieux ont prétendu que le dernier ministère n'a été changé que parcequ'il était investi de cette confiance. Nos dénégations étaient insuffisantes pour éclairer l'opinion publique. Le discours royal vient rétablir d'une manière irrécusable la vérité des faits. Le Roi n'a voulu laisser subsister aucun doute sur la portée politique du changement ministériel. Moins jaloux de sa propre dignité que de l'intérêt de son peuple, le Roi déclare dans son discours, qu'un de ses sujets lui ayant gravement manqué, et ayant surtout oublié les devoirs de respect sans bornes auxquels a droit sa Souveraine, il a voulu punir cette injure personnelle, qui portait atteinte à la majesté du trône, et écarter ainsi de sa présence le ministre qui s'en était rendu coupable. On voit que la politique n'était pour rien dans cette affaire, qu'il ne s'agissait nullement d'un changement de système, puisque le Roi maintenait tout son ministère, à l'exception d'un seul homme, et que

les autres ministres se sont retirés non point par son ordre, mais pour leur propre convenance. Nous ignorons complètement quels étaient les sentiments intimes du Roi pour ses anciens ministres, et de quel œil il avait dû voir quelques uns d'entre eux accepter le portefeuille, sans se trop enquerir s'ils jouissaient de la confiance royale; mais toujours es-t-il qu'il a insisté à les maintenir justement à cause de leur origine, et qu'il ne les a remplacés que par des personnes dont les antécédents garantis- saient l'observation de la neutralité que la prudence dictait nécessairement à la Grèce; et cette garantie, le discours royal la confirme de la manière la plus explicite et la plus formelle.

Vouloir après cela persister à croire ou à dire que la Grèce est entrée dans une voie fatale et contraire aux intérêts des alliés, par le fait d'avoir repoussé un seul homme, qui par sa propre faute s'était rendu impossible, c'est mettre de l'obstination dans une prévention qui n'est fondée que sur des rapports inexacts. Un correspondant du *moniteur universel* de France (probablement encore quelque témoin oculaire et auriculaire, comme à la fête de la Reine) ne lui écrivait-il pas dernièrement (24 Octobre) que le Roi Othon s'était rendu à l'église russe, sous prétexte d'en examiner les travaux, et que S. M. y ayant trouvé réunis le clergé russe, les chantres et tout le personnel de la légation en uniforme, a assisté à un service solennel, et qu'après des prières adressées au ciel pour le succès des Russes contre les ennemis de la foi orthodoxe, un *Te Deum* a été chanté? Le *Moniteur universel* devrait refuser avec indignation ses colonnes à des correspondants qui abusant de sa bonne foi, lui trans-

mettent, au gré de leurs passions, des fables aussi absurdes. Que dira le *Moniteur universel* lorsqu'il apprendra que l'église russe aujourd'hui en réparation, n'est pas encore consacrée, et que dans une église non consacrée on ne put célébrer, d'après le dogme grec, aucun service solennel, ou non solennel. Le simple fait de quelques chantres, qui logent à la porte même de l'église, appelés sur les lieux pour essayer les effets sonores de la voûte, explique toute cette ridicule histoire.

La Grèce aura sans doute toujours tort aux yeux de l'Europe, tant qu'on insistera à lui imputer des crimes imaginaires. A cela que peut-elle faire, si ce n'est de tâcher de ne pas en commettre de réels, et de prouver en même temps à ceux qui n'ont pas de parti pris contre elle, qu'elle ne les a pas effectivement commis?

Voici le discours du Roi.

Messieurs les Députés, Messieurs les Sénateurs!

C'est avec une véritable satisfaction que Je vous vois de nouveau réunis autour de Moi.

Nous n'ignorons pas le fait qui a porté atteinte à la dignité de trône. Une satisfaction était nécessaire. Usant des prérogatives qui me sont accordées par la Constitution, j'ai cru nécessaire de modifier partiellement mon ministère, ce qui, avec les incidents survenus, a amené le changement total du cabinet. La conduite prudente que la nation a tenue dans cette occasion, sa confiance en Moi, l'expression de son amour et de son dévouement à Ma personne et à celle de Mon Épouse bien aimée, ainsi que les preuves qu'elle a données de l'intérêt qu'elle attache à l'inviolabilité de la Couronne, qu'elle regarde

comme un des biens les plus précieux du pays, ont rempli mon cœur de joie et de contentement.

La continuation du strict maintien de la neutralité, dont Je vous avais annoncé la stipulation à l'ouverture de la dernière session législative, et que dans une juste appréciation des intérêts du pays, vous avez accueillie avec empressement, contribuera à resserrer les relations d'amitié de Mon Gouvernement avec les autres États.

La reprise de nos relations avec un état voisin par le concours bienveillant et efficace des grandes Puissances ses alliées, a fait prendre au commerce et à la navigation un nouvel essor dans l'intérêt mutuel des deux états. Les ratifications du traité de commerce ayant été échangées, ce traité a pris place parmi les lois du pays.

Un léger différend survenu entre la Grèce et les États-Unis de l'Amérique du Nord, vient d'être terminé à la satisfaction mutuelle des deux Gouvernemens.

Le choléra ayant malheureusement paru dans la Grèce Occidentale, le Gouvernement s'est empressé de prendre à temps toutes les mesures efficaces pour soulager les malades et pour arrêter les progrès de l'épidémie. Je suis heureux de vous informer que par la grâce de Dieu le mal a sensiblement diminué. J'ai lieu aussi de croire que les lois que vous avez votées avec empressement durant la dernière session législative, auront pour effet de prévenir la disette dont le pays est menacé.

Des mesures énergiques ont été prises pour sauvegarder à l'avenir la sûreté publique, qui est la condition indispensable de tout progrès matériel ou moral, et qui n'a été que trop longtemps troublée jusqu'ici. L'exécution de ces mesures sera facilitée par la coopération em-

pressée des populations, et Mon Gouvernement compte sur le concours des Chambres pour les compléter.

La loi des recettes et des dépenses de l'État vous sera incessamment présentée par Mon Gouvernement.

L'utilité d'un Code Civil, qui compléterait l'édifice de notre législation, a attiré la sérieuse attention de Mon Gouvernement. Un projet de loi à ce sujet sera soumis à votre approbation. On vous présentera également des projets de lois sur la compétence des consuls, la législation pénale de l'armée, les monastères, l'instruction publique, la marine, l'amélioration du régime des prisons.

Messieurs! accomplissons avec assurance et loyauté la tâche que la Constitution nous confie, et plaçons notre confiance en Dieu, dont nous invoquons la protection!

Je déclare ouverte la 3^e session de la 4^e période parlementaire.

A.

M. RINIERT.